

ANDRÉ BEUCLER

De
Saint-Pétersbourg
à Saint-Germain-
des-Prés

souvenirs

nrf

GALLIMARD

Pour servir d'introduction
ou
Le déjeuner des minéraux

Ce matin-là, nous étions sept qui attendions, à l'angle formé par la rue du Dragon et le carrefour de la Croix-Rouge, d'où nous avions vue sur le numéro 3 de la rue de Grenelle. Là étaient alors installés les bureaux de La Nouvelle Revue Française : un rez-de-chaussée comprenant magasin et service de presse ; quatre pièces ainsi qu'une cuisine désaffectée au premier étage ; le petit endroit à droite en entrant ; une dizaine de personnes, quinze peut-être ; beaucoup de silence, de charme et de discrétion. Et nous étions sept dans les parages — Valery Larbaud, Léon-Paul Fargue, Lucien Fabre, Frédéric Lefèvre, Ramon Fernandez, Jean Prévost et le signataire de ces lignes — à attendre Paul Valéry, qui nous avait promis de déjeuner avec nous et tenait généralement ses promesses.

Ce siècle était à peine majeur. Paris et les Parisiens entraient ensemble, insouciant et disponibles, comme il convenait de l'être à cette époque, dans l'automne de 1925, qui fut lumineux et doux. Cette même année, une nuit de juin, était mort Pierre Louÿs, le plus grand des méconnus et le plus méconnu des grands, comme devait s'écrier un jour son voisin du hameau de Boulainvilliers, Fernand Gregh. Six mois plus tard, on l'avait oublié. Toutefois, dans les endroits et dans les moments — si rares — où l'on examine les choses telles qu'elles se proposent, sans commentaires complaisants,

et où l'on dépeint les hommes tels qu'ils paraissent, sans parti pris, Gide et Valéry, ses deux plus vieux amis, parlaient assez souvent de lui. Gide pour en dire du mal ; Valéry pour en dire le plus grand bien, en dépit de la mésintelligence qui les séparait depuis bon nombre d'années. Et ce matin-là, il devait nous en parler encore, avec une émotion qui n'allait pas sans quelque satisfaction secrète, celle de pouvoir confier à ceux dont il se savait compris que la poésie et l'honneur intime vont ensemble.

Nous étions donc sept à l'attendre, bavardant et fumant sans impatience, à l'extrémité de cette rue du Dragon dont le numéro 10 était celui de Roger Martin du Gard. Jeune journaliste, je me sentais assez fier de me trouver en cette compagnie. Mon premier roman venait de paraître chez Gallimard et, pour l'avoir écrit, je savourais sans le comprendre le vain plaisir d'être invité dans le monde, où personne ne le lirait, et celui, plus clair, de me sentir à l'aise dans certains cabarets de nuit. La Première Guerre mondiale n'avait pas complètement réussi à tout remettre en question. Bien des choses demeuraient mystérieuses et la liberté des individus s'avérait aussi agréable qu'illimitée dans presque tous les domaines. Le cinéma était muet ; le P.M.U. n'existait pas ; la radio promettait beaucoup mais sans aucune ostentation ; le music-hall jouissait de la plus grande faveur ; on dansait déjà jusqu'à l'abus et partout, mais sans agressivité, et les poètes maudits pouvaient encore disparaître dans le Harrar. Les saisons arrivaient à l'heure, comme des trains ; les mots croisés étaient à peine inventés ; personne ne parlait de superpersonnalité ou d'événements culturels, et l'on aurait pu citer plusieurs quartiers de Paris sans galeries de tableaux. Tout semblait familièrement réel ; l'art n'était pas expérimental. L'art était l'art sans interprétation venue de la psychanalyse ou d'ailleurs. Il y avait dans l'air une gaieté d'imagination ainsi qu'une fraternité commode dans les rapports qui n'ont pas été compensées. Cependant, les signes d'une certaine altération et d'un pourrissement encore bénin auraient pu être détectés çà et là.

Interviewé l'année précédente par un collaborateur de *Paris Journal* sur la situation littéraire de cette époque, précisément, Tristan Tzara, surpris chez lui, en smoking, à dix heures du matin, répondait sans détours : « La situation littéraire ? Je trouve que c'est extrêmement moche, sans intérêt : le marécage. Il y a une décadence très marquée depuis qu'on vulgarise tout avec tant de journaux. Il n'y a absolument rien qui m'intéresse. Je me retire de plus en plus de la littérature et voudrais faire autre chose. Si j'écris encore de temps en temps, ce n'est que par habitude, faiblesse ou maladie. Je trouve qu'on ne peut plus discerner de courants précis, comme on le faisait il y a quelques années. Et cela ira de pire en pire... » Et il ajoutait, à la fin de ses déclarations : « Comme le poète de *Mouchoir de nuages* [une pièce de lui qui avait été montée par le comte de Beaumont], je meurs tous les jours un peu. Je ne demande qu'à me confondre avec la masse après avoir essayé de toucher le fond excrémental de l'âme humaine. C'est une expérience aussi inutile qu'une autre. »

Dans le même journal, Le Corbusier se faisait assez vertement juger par Léandre Vincent à propos de l'exposé qu'il avait fait en Sorbonne touchant l'architecture : « Ah ! l'horreur sans nom des faubourgs de Londres construits en série ! Mais pourquoi nous émouvoir ! Les constructeurs de viaducs géants et métalliques ont ri au nez de M. Le Corbusier, qui le constate avec candeur, et sont allés habiter des immeubles Louis XVI. Ils sont fermés à l'esprit nouveau. Auguste Perret, au Raincy, a fait entonner au béton armé un cantique de foi et d'espérance. Jadis, les bâtisseurs gothiques ont abouti, en trouvant le contrefort, à édifier à Dieu des maisons de pierre sans parois, l'esprit ayant maté la matière. L'esthétique du moindre effort, préconisée par M. Le Corbusier, en fera-t-elle autant ? »

Ne se croirait-on pas en 1980 ? Au fond, ce sont les moyens seuls qui changent, ou plutôt qui évoluent, qui gaspillent moins d'énergie, ou plus. Les moyens, les manières

res, les expédients, les stratagèmes. Moyens de faire la guerre, manières de pratiquer la poésie, expédients pour arriver à ses fins en amour, stratagèmes utilisés par l'ambitieux, le m'as-tu-vu ou l'homme de génie.

Tels étaient quelques aspects du climat qui, ce matin d'automne, excitaient l'esprit de mes illustres aînés. Jean Prévost seul était mon cadet. Et nous attendions toujours. Par discrétion peut-être ou pour des raisons dont j'ai perdu le souvenir, nous nous étions postés à cent mètres de chez Gallimard, et l'un de nous observait par moments la porte d'entrée de la maison à laquelle nous appartenions tous. Attirés par la rumeur ou par l'aubaine, quelques jeunes gens, poètes et journalistes, étaient venus se présenter à nous et formaient à distance respectueuse un autre petit groupe. Nous apprîmes qu'ils désiraient fonder ce que l'on nomme aujourd'hui un *commando*, une section d'assaut poétique de tendances violemment modernes et, parallèlement, une revue plus moderne et plus actuelle encore que celles dont on parlait à voix basse. Bien entendu, ils rêvaient d'en offrir la direction, sinon la supervision, à Valéry, nouveau Léonard de Vinci, auteur de mots historiques déjà classés. Or, Valéry avait refusé cette sorte de fonction éminente par un mot extrêmement aimable et subtil, qu'on nous montra. Déçus, mais charmés et honorés, ces jeunes gens qui se trouvaient toujours à proximité de La Nouvelle Revue Française, munis de textes et de manifestes, ne désiraient plus qu'interroger, voire simplement admirer de près, celui dont ils avaient rêvé de faire l'esprit et l'ornement de leur entreprise. Nous connaissant par définition, surtout Lefèvre et Fernandez, ils comptaient sur notre appui confraternel et diplomatique.

Enfin nous vîmes arriver Valéry, svelte et cambré. Costume gris et cravate sombre, ridé à souhait, le monocle malicieux, le geste élégant, la parole douce, le visage comme auréolé de la certitude de penser juste, du moins pour sa propre satisfaction, il était naturellement fringant, sans chercher le moins du

monde à l'être, et ressemblait de façon saisissante, s'écria Larbaud, à Paul Valéry ! Il fallut d'abord abandonner sur place les jeunes poètes qui demandaient un roi et annihiler leurs prétentions flatteuses mais superflues. Toutefois sans les offenser, car ils étaient sympathiques et ardents. Valéry le fit de façon catégorique, exquise et presque ensorcelante, sans donner les raisons de son attitude, mais non sans encourager la jeunesse par quelques phrases d'allure magique et de cet Orient mallarméen qui faisait encore rêver Léautaud. Puis nous partîmes, à pied d'abord et bientôt en deux taxis, à la conquête du restaurant que Valéry, consulté, désirait neutre, modeste, calme, remarquable par l'originalité de la cuisine seulement et d'une acoustique de préférence confidentielle. Comme il n'aimait point déplaire ni se trouver à l'origine de quelque mélancolie, il se mit à nous expliquer en marchant, sur le ton le plus amical, pourquoi il refusait, et cela lui arrivait trop souvent, de patronner un office quelconque, surtout d'actualité poétique, car, dit-il à peu près, de toutes les illusions dont les hommes sont régulièrement victimes, la plus fréquente dans ses manifestations et la plus grave dans ses conséquences (il prenait volontiers le ton du Bossuet des *Sermons*), c'est la notion d'actualité. Bien sûr, bien sûr, il faut qu'il y ait des personnes, *certaines* personnes, constamment photographiées, dans le domaine du spectacle par exemple, ou celui du commerce des choses d'art immédiatement utilisables par le snobisme et le gros public, lesquels se rejoignent en ce cas ; il faut qu'il y ait des chapeaux que les femmes adoptent de préférence à d'autres, des cirages célèbres, des marques d'apéritifs affichées sur les murs, des montagnes, des plages, des restaurants prioritaires, des phrases que l'on dit dans le monde pendant un certain temps et des quotidiens à l'affût... sinon, messieurs, ceux qui ne respirent pas notre air, qui ne disposent d'aucun promontoire et ne connaissent pas les usages de la solitude se perdraient dans une mer, non plus humaine, mais inconnue, et menaceraient ainsi très fâcheusement d'érosion notre petit territoire si précieux, si fragile...

Vous dirai-je maintenant que la seule « actualité » concevable est le coup d'œil poétique dans l'instant même qu'on le donne ? Et me croirez-vous ?

Ici, Frédéric Lefèvre, qui depuis quelques instants s'agitait, l'interrompit en rougissant :

— Et si quelqu'un, mon cher maître, vous demandait précisément à cet instant de votre exposé et à brûle-pourpoint...

— J'aime cette locution, bien que je me sente visé, presque touché, comme par un boulet. Mais voyons, je vous écoute malgré cette menace, dit Valéry.

— Oh ! Ce n'est qu'une question de brave homme et je vais vous la poser crûment, comme on nous la pose souvent, à nous autres enquêteurs. C'est quoi, la poésie ?

Pincé, ridé, rusé, stoppé, mais investi d'un pouvoir de réflexion immédiate, efficace, et d'un à-propos fulgurant, Valéry répondit :

— Eh bien, mais la poésie, définition incluse, est présente dans votre question hyperconciuse. Celui qui tente de savoir ce qu'elle est, brave homme ou pas, doit nécessairement l'avoir rencontrée en lui sous quelque forme.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Alors la question ne peut lui venir honnêtement à l'esprit, encore moins aux lèvres.

— Un problème en amène un autre, reprit Lefèvre. Mêmes conjonctures. Qu'est-ce que la personnalité ? Et j'espère de vous une réponse dans la forme fameuse : *qu'est-ce que la danse sinon la danse elle-même ?*

— C'est le culot, dit Valéry. Non pas de dire ce que l'on pense, ce qui est trop facile, mais de le savoir, et à tout instant.

N'ayant point découvert de restaurant à notre convenance dans le sixième arrondissement, c'est à ce moment que nous hélâmes deux voitures de place : Lefèvre venait de nous dépeindre un petit établissement du quartier de la Bourse qui nous agréait. Le premier taxi emprunta en fin de course la rue Brongniart, la plus courte de Paris. Elle ne comportait en

ce temps-là que deux numéros et il ne lui en reste qu'un seul aujourd'hui.

– De quel Brongniart s'agit-il ? demanda Larbaud comme nous prenions place à table. Il y en a plusieurs.

– Quatre exactement et tous parents, répondit Lefèvre que *Les Nouvelles littéraires*, où il donnait alors ses *Heures avec...*, avaient transformé en habitant du lieu. Quatre : d'abord l'architecte Alexandre Théodore, à qui nous devons la Bourse, puis Antoine Louis le chimiste...

– Apothicaire de Louis XVI, ajouta Ramon Fernandez.

– Nous avons ensuite, poursuivit Valéry, un second Alexandre, professeur à l'École centrale des quatre nations, directeur de la Manufacture de Sèvres, successeur de Haüy au Muséum, auteur d'une *Description géologique des environs de Paris...*

– Et collaborateur de Cuvier, murmura Jean Prévost.

– Enfin Adolphe Brongniart le botaniste, dit Fargue. Manifestement, c'est le nom de l'architecte qui a été donné à la petite rue. Les autres sont injustement oubliés, et c'est dommage.

– Oui, remarqua Larbaud, mais on ne pouvait quand même pas l'appeler rue des Quatre-Brongniart. Il leur aurait fallu une place, un cours, un parc ! En bonne justice.

Pendant le repas, qui ne fut pas excellent, et nous injuriâmes copieusement le bon Lefèvre, responsable du choix, Valéry et Fargue, excités par ce qui venait d'être dit, concernant surtout Alexandre Brongniart, et connus pour leurs prouesses en matière de mémoire, se mirent soudain à mesurer l'étendue de la leur sur le chapitre des minéraux peu connus ou peu cités. Ils en nommèrent chacun une vingtaine en très peu de temps. Lucien Fabre était arbitre. Ensemble, dès le début du match, les concurrents avaient annoncé à voix très forte et à titre exceptionnel, non sans savourer complaisamment l'effet produit sur l'auditoire, la « proustite », que l'on trouverait même à Guermantes (Seine-et-Marne) sous

forme de sulfure naturel d'argent et d'arsenic et, sous une forme plus maniable, disons même lisible, à La Nouvelle Revue Française ! Valéry Larbaud, mangeur de dictionnaires comme Théophile Gautier, connaissait la proustite, il était aux anges, mais, expliqua-t-il avec un embarras délicieux, sa timidité, sa lenteur et son manque d'expérience des jeux de société l'empêchaient de prendre part à de telles joutes. Après la proustite furent annoncés le bismuth, l'alun des coiffeurs de l'ancienne France, le chrysocal, la wagnérite de Salzbourg, le péricot qui pue l'absinthe comme l'arsenic pue l'ail, la calamine, la coquimbite, le spinelle, l'anatase et bien d'autres. Un mot sur lequel Valéry et Fargue s'attardèrent également avec volupté, en raison de sa mystérieuse beauté et de ses rimes tentantes, fut « asbeste », l'inextinguible, le feu perpétuel, le feu sacré !

« Ô, asbeste, déclamaient Fargue, altération de la trémolite et mère d'amiante ! » Tenté, Ramon Fernandez enchaîna :

*Et le sultan l'avait chargé secrètement
De lui sacrifier l'amiante après l'amant...*

Les deux poètes étaient ex aequo au bout de quatre minutes de compétition, puis, après un silence, Valéry, dans un souf-
fle, proposa « calomel », et fut déclaré vainqueur au sprint. Satisfait, il ajouta en jouant du monocle :

— La roche qui doit m'abattre ne s'est pas encore concrétionnée ! Sans compter qu'il existe peut-être une brongniartine ou une brongniartite, on lui devait bien cela !

Les minéraux nous conduisirent presque naturellement à parler des mots que nous aimions plus que d'autres, en français ou dans quelque langue étrangère, puis, par « trémolo », qui pour Larbaud était une variété d'oiseau-mouche, il fut question de musique, de fredon, d'inspiration poétique, de versification, et, à propos de facture, de la fameuse doctrine du *Mouton blanc*. Doctrine que des intellectuels avancés, ou de gauche, comme on disait dès cette époque, avaient tenu à

honorer publiquement en faisant graver à même la porte de leur revue une enseigne de grande allure, sur laquelle on pouvait lire parmi d'autres axiomes aussi solides : « Racine et Corneille observent une esthétique générale commune et diffèrent infiniment plus que deux néo-symbolistes farouchement indépendants. »

— Naturellement, dit Valéry : rien n'est beau que la règle, la règle seule est aimable. Mais entendons-nous : je ne parle que de la syntaxe et de la métrique. Non des prétendues règles, qui n'en sont pas d'ailleurs, tirées de l'inconscience ou du simple mécanisme.

— Sans règles, vint à penser tout haut Larbaud, et on peut ajouter sans goût, on en arrive très vite à la poésie sans poésie ni prose, puis à la prose sans prose ni poésie.

— Une des règles indispensables, continuait Valéry, est celle de la rime. La rime joue, entre autres rôles, celui d'un uniforme, comme dans l'armée. Une poésie sans rimes perdrait aussitôt son identité, sa force, son autorité et sa réalité, exactement comme une armée sans uniformes. Vous représentez-vous un 14-juillet (c'est-à-dire une anthologie, je parle ici du défilé) où les troupes seraient en civil, comme les spectateurs ? C'est pourquoi, n'en déplaise à notre ami Léon-Paul, il n'y a pas de poèmes en prose.

— Eh ! je le sais bien, je ne le sais que trop, s'écria Fargue, et pourtant j'en écris. Comment faudrait-il donc appeler ces proses de poète, à votre avis ?

— Pas mal, « proses de poète », dit Fernandez. Pas mal du tout, et puis c'est clair. Ou alors ?

Fargue attendait cet instant. Il exposa en souriant :

— Je verrais peut-être coulée, quipos, agraffite, pigeondre, encadanses... ou alors ce mot que vous venez de faire monter en grade : « variété », qu'on peut employer au singulier, comme vous, dans ce livre où vous avez écrit : notre poésie ignore, ou même redoute, tout l'épique et le pathétique de l'intellect. Ou au pluriel, ce que fait le music-hall : « variétés ». De toute façon, il faudra bien trouver un mot qui signi-

fiera tantôt prose de poète, tantôt poèmes en vers libres. Et quand ce mot sera trouvé, adopté, il faudra s'y tenir une fois pour toutes.

— D'accord pour variété, ou variétés, selon le cas, répondit Valéry. Je ne demande pas de droits d'auteur. Quant à s'y tenir une fois pour toutes, laissez-moi rêver. Messieurs, ce que nous disons périra. D'autres artistes en vers ou en prose, d'autres constructeurs, d'autres illuminés, d'autres fantaisistes et d'autres maudits viendront, qui inventeront autre chose. Puis d'autres encore, qui réinventeront ce qui fut déjà tenté, risqué, exploité et vulgarisé, mais ils ne s'en douteront pas... et ils tomberont dans l'oubli à leur tour, pour ne pas dire autre chose, car tout est dorénavant menacé¹.

Un ange passa, et de taille ; quand il se fut éloigné, Ramon Fernandez fit cette remarque :

— N'oublions pas que ce sont là les trois directeurs de *Commerce* qui s'expriment. Qui a pris note de tout cela ?

— Moi, murmurai-je en cherchant à rentrer sous terre.

— A fouiller en sortant ! hurla Frédéric Lefèvre. Je comparerai son procès-verbal au mien. C'est une bonne affaire !

— A soumettre aux membres présents, avant toute publication, ajouta Valéry.

*

Nous reparlâmes souvent par la suite, Jean Prévost et moi, seuls ou en présence des convives, de ce « déjeuner des minéraux et des poèmes en prose » qui nous avait laissé d'inoubliables souvenirs, et notamment dix ans plus tard, à l'occasion d'une préface de Valéry aux poèmes de Mme Fer-

1. « L'orage vient de finir, et cependant nous sommes inquiets, anxieux, comme si l'orage allait éclater. Presque toutes les choses humaines demeurent dans une terrible incertitude. Nous considérons ce qui a disparu, nous sommes presque détruits par ce qui est détruit ; nous ne savons pas ce qui va naître et nous pouvons raisonnablement le craindre. » Paul VALÉRY, conférence donnée à l'université de Zurich, le 15 novembre 1922.

rand-Weyler, publiés par *Le Divan* en 1935 sous le titre *Fontaines de mémoire*. Préface dans laquelle nous lûmes ces lignes en songeant à notre jeunesse, au *Mouton blanc*, à la proustite et à l'asbeste : « Le parti pris des formes fixes s'oppose nettement au développement libre dans lequel on se permet de tout introduire et qui procure la richesse, par l'abondance illimitée qui ne coûte rien. Le joueur poétique peut choisir son jeu : les uns préfèrent la roulette et les autres l'échiquier. »

A dix ans d'intervalle, une fois de plus, neuf pour être tout à fait exact, pendant l'Occupation, au printemps de 1944, peu avant qu'il ne fût massacré par les Allemands dans le Vercors, je rencontrai soudain Jean Prévost, quelque part en France, comme on disait. Nous échangeâmes d'abord maints propos sur les coïncidences, sur notre vie dans l'ombre, sur l'espoir qui revenait enfin de très loin et très fort, sur nos petites ou grandes tâches respectives, puis, sans transition, nous ne nous privâmes point d'évoquer le déjeuner des minéraux et Prévost me dit, quand nous en fûmes à parler des fameuses règles poétiques :

— Nous devrions prendre l'engagement, si jamais l'un de nous introduit ce repas dans un texte, de citer deux passages d'Alain à l'appui du colloque Valéry-Fargue-Larbaud et autres. Le premier se trouve dans un propos daté du 12 avril 1912, et je l'aurais bien versé aux débats de 1925, mais je me sentais un peu jeune pour interrompre les trois principaux interlocuteurs. Et puis, Alain faisait à l'époque figure d'universitaire ; il n'était pas encore collaborateur régulier de la N.R.F., sur ta proposition d'ailleurs, je ne l'oublie pas, et je n'ai pas osé le brandir. Tu trouveras le second passage à citer dans un propos du 1^{er} septembre 1936. Il faut faire sonner la grosse cloche de temps en temps pour rappeler aux nouvelles recrues que tout peut être dit en vers classiques et rigoureux. Souvent mieux, avec plus de force conquérante. Tu te souviens : l'armée, les uniformes ?

Engagement fut pris séance tenante. Voici les deux passages :

« Dès que l'on s'entretient sur les beaux-arts entre gens qui n'ont rien à vendre ni aucune raison de mentir, on retrouve une vérité d'importance, c'est que les œuvres d'art sont filles de tradition. » (*La Tradition dans les arts.*)

« Cette épaisseur de matière dans les vers rimés ne peut être égalée. Voilà comment je comprends que les vers réguliers sont les plus beaux, et que, parmi les vers réguliers, les vers rimés sont les plus beaux, s'ils sont beaux. » (*La Nymphé Echo.*)

Je puis donc écrire ici maintenant *mission remplie.*

*L'amitié de Valery Larbaud
et de Fargue*

C'est en 1911 à Saint-Pétersbourg que j'entendis pour la première fois le mot « Larbaud » sans me douter qu'il s'agissait de quelqu'un. Il passait dans les conversations qui avaient lieu devant moi comme le nom d'une gare aperçu dans la vitesse quand on rêve en chemin de fer. Mon père avait été envoyé en Russie par le Quai d'Orsay vers 1890 pour enseigner le français à l'école impériale de Droit et au Corps des Cadets. Saint-Pétersbourg, qui devait devenir Petrograd puis Leningrad, était alors la capitale magnifique et cosmopolite d'un immense territoire en même temps qu'un pôle d'attraction et son foyer réceptif. Nous habitions non loin du palais d'Hiver et recevions beaucoup. L'été, nous allions visiter le monastère Solovetski dans la mer Blanche, le tombeau de Tamerlan à Samarkand ou les bords du lac Baïkal. Avec l'automne, notre vaste appartement redevenait un lieu de rendez-vous. Les habitués, les collègues et les élèves de mon père ainsi que les hôtes de passage se succédaient presque sans interruption. Ma mère révélait Debussy ou Fauré à certains de nos amis russes qui ne rêvaient qu'à la musique française moderne, jugée par eux inattendue, risquée, mais infiniment séduisante. D'autres jouaient aux cartes, parlaient politique ou s'entretenaient de littérature. Le mot « Larbaud » revenait assez souvent dans les propos et je finis par apprendre que c'était le nom d'un voyageur millionnaire qui possédait le

tiers des sources de Vichy, ne se refusait rien, passait sa vie dans les trains de luxe ou les plus grands hôtels et célébrait le plaisir de vivre à grandes guides dans les plus beaux endroits du monde, tout en annonçant discrètement et comme sans y croire le prochain crépuscule des pompes et splendeurs. Car sa légende avait franchi les frontières, probablement avec le premier exemplaire des *Œuvres françaises de M. Barnabooth* (ou *Poèmes d'un riche amateur*) apporté en Russie par Georges Louis, ambassadeur et demi-frère de Pierre Louÿs, ou par un ami intime de Clemenceau, du nom de Lefrançois, un grand liseur qui venait s'entretenir chez nous avec divers membres de la colonie française de ce qui se passait à Paris. Le nom de Larbaud devait être aussi prononcé au théâtre Michel ou chez les Salmon, car André, alors âgé de vingt-sept ans, était employé stagiaire à la chancellerie de l'ambassade de France.

C'était une époque où les créances et dettes mondaines occupaient encore une place importante dans les chuchotements, au même titre que ce qui pouvait arriver dans les coulisses des théâtres ou les compartiments feutrés des grands express, et que commentait alors, dans un style châtié et perfide, Abel Hermant, historien sans le savoir d'un monde qui allait s'effondrer brusquement après l'affaire de Sarajevo. Paul Claudel était consul à T'ien-Tsin, où il avait déjà écrit maint chapitre de *Connaissance de l'Est*. La taxe télégraphique pour le Japon était de 5 francs 7375 par mot. Edouard VII et Jules Renard mouraient le même mois de l'année 1910. Il y avait en France autant de multimillionnaires nés sans le sou qu'aux Etats-Unis. Tout, vu d'aujourd'hui, était pittoresque par quelque endroit : il existait par exemple une Compagnie française des tramways à vapeur de Versailles à Maule. Cependant, les mots « Valery Larbaud » ne personnifiaient pas encore pour ses premiers lecteurs, comme le dira Gérard Bauër le lendemain de sa mort, ce qui était révolu dans les mœurs, car on n'avait pas le sentiment du déclin, sauf lui peut-être, mais il était trop inconnu des libraires et du grand public pour devenir le symbole de ce qui allait se produire

ANDRÉ BEUCLER

De Saint-Pétersbourg
à Saint-Germain-des-Prés

Doué d'un œil aigu, l'auteur – né à la fin du XIX^e siècle et dont l'enfance s'est déroulée en Russie – a su capter et retenir sous le signe de la plus chaleureuse fidélité les figures parisiennes que sa profession de journaliste et de romancier mettait tout naturellement sur sa route.

De nombreuses rencontres, animées par un percutant humour, l'intelligence et la familiarité, sont rassemblées et relatées dans ce livre. Elles retracent et reconstruisent l'entre-deux-guerres et son atmosphère étrange, comme suspendue dans l'intervalle de deux catastrophes. Valéry Larbaud et Léon-Paul Fargue, Saint-John Perse et Paul Morand, Gaston Gallimard dès le début de sa Maison située alors rue de Grenelle, Robert Desnos et Max Jacob, Louis Jovet et Jean Giraudoux, Drieu la Rochelle et Roger Martin du Gard, ainsi que Picasso et Jean Cocteau surgissent au restaurant, au bureau, chez l'un ou chez l'autre, se parlent, mangent, s'amuse ou se concentrent sur leur travail avec le naturel de la vie quotidienne. On croirait voir se dérouler un film relatant une époque riche en esprit et marquante en œuvres. Il sera difficile désormais de comprendre cette époque sans se référer à ce témoignage d'André Beucler. Sa grâce légère, son caractère d'intimité charmante en disent plus que bien des thèses.



9

782070 217540



80-X A 21754 ISBN 2-07-021754-X

Extrait de la publication